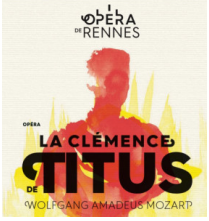
Nouvelle Clémence de Titus par Pierre-Emmanuel Rousseau



RENNES. MOZART : La Clémence de Titus. 2 – 8 mars 2020. PE ROUSSEAU que nous avions quitté à Tours pour une excellente et puissante recréation des Fées du Rhin d'Offenbach (en français) aborde à Rennes puis Nantes, le dernier serai de Mozart, La Clémence de Titus de 1791. La Clémence n'est pas la faiblesse d'un pouvoir efféminée ; c'est la force d'un politique vertueux qui se maîtrise. Voilà emprunt des idéaux des Lumières et de la francmaçonnerie, le message du compositeur, parvenue à la fin de sa carrière, à l'adresse du nouvel empereur Habsbourg, Leopold II, aussi couronné Roi de Bohème (qui l'ignore superbement d'ailleurs…). Mozart avait raison en choisissant l'empereur romain Titus, modèle avant tous, « délice du genre humain ». **VOIR** aussi notre reportage vidéo de la création des Fées du Rhin d'Offenbach à l'Opéra de Tours, par Pierre Emmanuel ROUSSEAU et Benjamin Pionnier.

RENNES, Opéra
Lundi 2 mars 2020 – 20h
Mercredi 4 mars 2020- 20h
Vendredi 6 mars 2020 – 20h
Dimanche 8 mars 2020 – 16h



RÉSERVEZ VOTRE PLACE
directement sur le site de l'Opéra de Rennes
https://www.opera-rennes.fr/fr/evenement/la-clemence-de-titus



---

puis,
NANTES, Théâtre Graslin
Dimanche 15/03 – 16h
Mardi 17/03 – 20 h
Jeudi 19/03 – 20 h
Samedi 21/03 – 18 h
Lundi 23/03 – 20 h

Nicolas Krüger, Direction musicale
Pierre-Emmanuel Rousseau, Mise en scène, décors et costumes
Opéra seria en deux actes, composé en 1791 sur un livret de Metastase, adapté par Caterino Mazzola.
Durée 2h40,
entracte inclus. opéra chanté en italien, surtitré en

français.

Orchestre symphonique de bretagne
(Grant Llewelyn, directeur musical)

chœur de chambre mélisme(s)
Gildas Pungier, direction

Jeremy Ovenden
Tito Vespasiano, empereur romain

Roberta Mameli
Vitellia, fille de l’empereur déposé, Vitellius

Olivia Doray
Servilia, sœur de Sextus

José Maria Lo Monaco
Sesto, jeune patricien romain

Abigaïl Levis
Annio, jeune patricien romain

Christophoros Stamboglis
Publio, capitaine de la garde prétorienne

La Clémence, affaire politique ou acte sincère ?

_____



Dans la Rome antique, dévorée par la jalousie et l'ambition, Vitellia demande à son soupirant Sesto d'assassiner **l'empereur Titus**. Le 5 septembre 1791, Mozart achève la composition de La Clémence de Titus, soit exactement 3 mois jour pour jour avant sa mort … Impressionnante force de travail de la part d'un auteur fatigué, surmené même, qui écrit aussi son autre chef d'oeuvre contemporain, et dans un genre opposé, soit en allemand, le singspiel La Flûte enchantée. La Clémence respecte les codes du genre opera seria : élévation morale du sujet, castrat dans le rôle titre… Le génie mozartien renouvelle le genre ; s'éloigne des artifices et des formules ; cultive l'essence et la caractérisation des situations comme des caractères.

L'auditeur y détecte subtilité de l'écriture orchestrale, contrastes rythmiques, importance des ensembles – mais surtout dans les enjeux dramaturgiques propres à chaque personnage. A l'exacerbation des sentiments et des passions, déjà très ciselés dans son seria précédent et l'un des premier Lucio Silla, Mozart ajoute dans La Clémence, ce qu'il avait inauguré

dans Idomeneo, autre seria novateur, un nouveau souffle symphonique. L'orchestre peint des paysages dramatiques somptueux et pourtant économes (l'incendie du Capitole qui clôt l'acte I, et après lequel Titus est donné pour mort)…
D'ailleurs tout l'opéra est un vaste incendie psychologique qui embrase et consume chaque protagoniste ; tous souffre en solitaire ; chacun étouffe, entravé. La tension, l'urgence se précipitent enfin pour se libérer dans la clémence impériale enfin réalisée à la fin de l'action.

Pierre-Emmanuelle Rousseau s'intéresse au poids émotionnel des héros ici ciselés par Mozart : Vitellia est une patricienne dévoré par la haine et la revanche : sur cette rive, elle emporte et manipule son amant Sesto qui doit assassiner l'Empereur Titus ; lequel aime le jeune homme. La nouvelle production dévoile l'autre facette de Titus qui fut un despote violent, et qui doit alors, au moment de l'action, parce qu'il est fatigué par l'exercice du pouvoir, laissé une image vertueuse ; d'où la clémence qui surgit tel une épée, dans ce monde barbare et cynique. « Il se construit une statue pour l'éternité. Perdant toute humanité, il n'est plus que le corps politique du roi. Il est dans un autre espace-temps, celui de la postérité. Bâtisseur, il va présenter une maquette d'un nouveau quartier d'affaires, et de bâtiments publics, lors de sa première intervention. C'est cette maquette qui se consumera lors de l'incendie du Capitole », indique le metteur en scène.
L'acte II qui est celui où les masques tombent, représentant un paysage de cendres (après l'incendie) où la vérité doit dévoiler les intentions de chacun. Pour autant cette clémence, est-elle sincère ? N'est ce pas à nouveau une manipulation politique ?

Mozart fusionne en une efficacité exceptionnelle, musique et drame, opera seria et tragédie à la Racine. L'épure rayonne et inspire sa musique la plus incandescente.
Pour échapper à l'entrave qui étouffe chaque protagoniste,

Mozart célèbre la gouvernance par l'amour : idéal maçonnique.

Approfondir

_____

LIRE AUSSI notre dossier TITUS, délice du genre humain

LIRE aussi notre **COMPTE-RENDU, CRITIQUE, opéra. TOURCOING, le 7 fév 2019. MOZART : La Clémence de Titus. Duffau, Tilquin, Boucher, …Olivier, Schiaretti. Tourcoing, fabrique lyrique unique**

VOIR aussi notre reportage vidéo Création mondiale des Fées du Rhin d'Offenbach par Pierre Emmanuel ROUSSEAU et Benjamin PIONNIER à l'Opéra de Tours

---

HALKA de Stasnislaw Moniuszko



Ce soir sur FRANCE MUSIQUE, 20h : Halka de Stanisław Moniuszko au Theater an der Wien. L'Opéra de Vienne célébrait les 200 ans de la naissance du compositeur polonais en programmant sa première partition lyrique, avec Corinne Winters (Halka, rôle-titre), le ténor Piotr Beczala (Jonteck), l'Orchestre Symphonique de la Radio de

Vienne, sous la direction de Lukasz Borowicz.

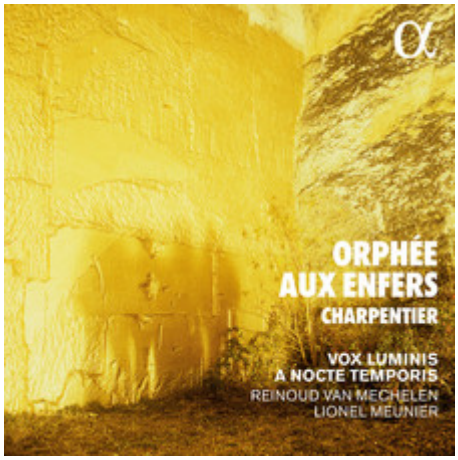
Stanisław Moniuszko, Halka
Opéra enregistré le 15 décembre 2019
au Theater an der Wien (Vienne, Autriche)

Synopsis
Encore une héroïne sacrifiée qui passe de la jalousie impuissante, à la rage destructrice, puis se ravisant, se jette dans l'onde pour s'y anéantir…
La fille du Sénéchal Stolnik, Halka, aime sans retour Janusz qui prépare ses noces avec la belle Zofia. Halka a même eu un enfant de l'indifférent. Halfa envisage d'incendier l'église pendant la cérémonie nuptiale, mais se ravise et se suicide dans la rivière proche sous les yeux de Jontek qui l'aime.

Distribution
Piotr Beczała, ténor (Jontek)
Corinne Winters, soprano (Halka)
Alexey Tikhomirov, basse (Sénachal Stolnik)
Natalia Kawałek, mezzo-soprano (Zofia, fille de Stolnik)
Tomasz Konieczny, baryton-basse (Janusz, un écuyer)
Lukas Jakobski, basse (Dziemba, majordome)
Sreten Manojlović, basse (Dudziarz)
Paul Schweinester, ténor (Góral)
Chœur Arnold Schoenberg
Erwin Ortner, chef de chœur
Orchestre Symphonique de la Radio de Vienne (ORF)
Direction : Lukasz Borowicz

FRANCE MUSIQUE, sam 8 fév 2020, 20h : Halka de Stanisław Moniuszko / Opéra de Vienne déc 2019. Illustration : © Monika Riitershaus

CD, critique. ORPHEE AUX ENFERS (Vox Luminis, A Note temporis, 1 cd Alpha, 2019)



CD, critique. ORPHEE AUX ENFERS (Vox Luminis, A Note temporis, 1 cd Alpha, 2019). La Descente d'Orphée aux enfers est le joyau de ce double regard orphique qui comprend aussi la courte cantate plus ancienne et sur le même thème *Orphée descendant aux enfers (1684)*. La partition plus ancienne est une première épure, directe, serrée, incisive comme une gravure économe de ses traits. *La Descente* plus développée, en tableaux aboutis, au souffle pathétique et tragique – est composée pour la cour de Marie de Lorraine probablement en 1687 : Charpentier n'a rien laissé du 3è acte où Orphée était dévoré par les ménades. Comme chez Monteverdi, le début met en scène des nymphes charmantes bientôt apitoyées par le deuil qui étreint et dévore Orphée ayant perdu Eurydice, Charpentier excelle dans l'évocation des bocages tendres. Pourtant une tension enfle très vite – nervosité propre au baroque français, car tous invectivent l'inflexibilité des dieux. Le mordant du choeur s'enflamme et perce directement au choeur, tandis que l'Orphée de **Reinoud van Mechelen** se languit dans la perte d'une insondable douleur. Charpentier suit les Italiens et son maître à Rome Carrissimi et aussi Monteverdi, tout inspiré par la figure du poète blessé, atteint au coeur.

Charpentier aime s'alanguir et respirer dans une volupté élastique dont la courbe expressive et la flexibilité se dévoilent idéalement dans la couleur et la cohérence indiscutable du chœur des Nymphes & des Bergers, incarnés par les chantres magistraux de **Vox Luminis**, collectif de luxe et

de passion maîtrisée (qualité de leur effusion lacrymale dans le chœur final du premier acte).
La seconde partie qui est celle de **la Descente aux enfers** proprement dite vaut surtout pour le choeur là encore, aux accents et nuances picturales, et pour la Proserpine à la fois intense et franche de la soprano **Stéphanie True**. Dans l'articulation qui mène de la terre pastorale des bergers au gouffre infernal, Charpentier articule et s'électrise même à la Lully, évoquant le drame mais aussi la volonté d'Orphée d'en découdre (intermède entre les deux actes, très investi et au relief expressif).
Lénifiant, suave voire un peu lisse, Orphée sait adoucir les tourments des trois torturés rencontrés ici bas (Ixion, Tantale, Titye) vraie préfiguration dans le lugubre infernal, des trois Parques à venir chez Rameau (Hippolyte et Aricie). On y détecte la même tension pour le rictus (de douleur), l'imprécation exacerbée, sans les audaces harmoniques raméliennes.
Dans l'empire de la mort, Orphée sait infléchir et toucher le coeur de Proserpine, meilleure entrée pour vaincre et adoucir la rigueur de Pluton : de fait, s'il réclame la résurrection de son aimée Eurydice, Orphée souligne combien sa requête est fugace ; il reviendra mortel avec sa belle, se soumettre à Pluton… Ainsi vivent et meurt les hommes, mais sur terre, l'amour leur est capital.

En dépit des beautés chorales de cette lecture très esthétique, on reste moins convaincu par l'accentuation du vieux françois, où « souviens-toi » devient « *souviens touè* », intégrant une saveur rustique dans l'air charmant et séducteur d'Orphée : « *Ah, Ah, laisse touè toucher…* » ; rien à reprocher au chant ondulant et flexible du soliste **Reinoud van Mechelen**. Mais c'est décidément les couleurs profondes, intérieures du continuo (A Nocte temporis, collectif fondé par le ténor flamand) et de l'admirable chœur qui atteint souvent l'homogénéité expressive des Arts Flo, qui nous charment ici, avant toute chose (dernier choeur des Ombres heureuses, avec

lequel Charpentier achève sa partition). En descendant aux enfers, Orphée les a pacifiés. Divin pouvoir du chant. Voici certainement, malgré quelques réserves, les piliers de la nouvelle génération baroque.

_____

CD, critique. ORPHEE AUX ENFERS (Vox Luminis, A Nocte temporis, 1 cd Alpha, 2019)

ACHETER le programme : https://lnk.to/Orphee_CharpentierYV

_____

TEASER VIDEO :

_____

SCEAUX. Le Quatuor Hermès joue Haydn, Schubert, Janacek

SCEAUX, La Schubertiade, le 29 fév 2020 : Quatuor Hermès. Prochain programme événement à Sceaux car **la Schubertiade** à l'invitation de son directeur artistique le pianiste Pierre-Kaloyann Atanassov, reçoit ce 29 février à 17h30, à l'Hôtel de Ville, le **Quatuor Hermès**. L'ensemble accueille depuis peu son nouveau violoncelliste **Yann Levionnois**, nouvel élément qui a engagé un renouvellement du fonctionnement, de l'écoute et aussi de la sonorité du Quatuor français. « *C'est un grand changement pour nous car nous avions la même équipe depuis nos débuts. S'ouvrir à un nouveau musicien suppose de changer certaines habitudes et doit nous permettre de devenir encore meilleurs. C'est une chance pour le quatuor d'accueillir un violoncelliste extraordinaire* » précise Omer Bouchez, premier violon.

Programme :

Haydn : Quatuor op. 20 n° 4
Janáček : Quatuor n°2 « lettres intimes »
Schubert : Quatuor « la jeune fille et la mort ».

Les quatre instrumentistes du **Quatuor HERMES**
Omer Bouchez et Elise Liu, violons,
Yung-Hsin Lou Chang, alto
Yan Levionnois, violoncelle.



SCEAUX, Hôtel de Ville
Samedi 29 février 2020, 17h30
Quatuor Hermès

INFORMATIONS, RÉSERVATIONS
https://www.schubertiadesceaux.fr/la-programmation/edition-2019-2020/

Le même jour à 11h30, La Schubertiade de Sceaux présente « **A vous la scène** » – en partenariat avec ProQuartet – centre européen de musique de chambre. Ce 29 février, une masterclass sera délivrée par **Pierre-Kaloyann Atanassov** au **duo de violons E&O**, suivie d'une prestation publique du duo. Entrée libre.

La Schubertiade de Sceaux – Lieu du concert: Hôtel de ville de Sceaux (92), 122 rue Houdan – Samedi 29 février 2020 17h30 (et 11h30) – Renseignements: 06 72 83 41 86 – Réservations: www.schubertiadesceaux.fr/billetterie/

_____

VIDEO Quatuor Hermès

Le Quatuor Hermès interprète le mouvement lent du Quatuor à cordes de Claude Debussy en direct des Flâneries Musicales de Reims.
(Juillet 2016)

_____

_____

Illustration : DR, © L Kanko

JANACEK : Quatuor n°2 « Lettres intimes » (1928)

Le dernier amour de LEOS JANACEK



L'oeuvre est totalement soumise à la passion amoureuse que voue le compositeur à son aimée, Kamila Stösslova: "j'ai commencé à écrire quelques chose de beau. Il contiendra notre vie. Je l'appelle "lettres d'amour". Ainsi, voici en musique, l'expression d'un serment particulièrement vivace, ardent, d'une indéfectible énergie communicative. Le compositeur choisit un instrument mis en avant: évidemment, la viole d'amour (remplacé in fine par l'alto). Le concert permet de mesurer combien le choix de Janacek pour la viole d'amour était juste ; mais son remplacement par l'alto éclaire tout autant ce jaillissement des sens et une nouvelle volupté qui fait jour dans l'écriture

de Janacek, alors comme régénéré par son dernier amour… **Kamila**.

Composée du 29 janvier au 17 février 1928, la partition est écrite dans la fulgurance, celle d'une passion qui submerge… D'ailleurs, les musiciens doivent veiller à leur jeu précis, intense autant dans l'expression émotionnelle que dans la spiritualité d'un amour ainsi exalté et secrètement (à peine) célébré. Aujourd'hui, les lettres échangées entre le compositeur et Kamila indiquent l'intensité des sentiments en jeu, l'échange des serments à l'œuvre. Miroir des humeurs de l'artiste, véritable canevas des sentiments de l'homme épris, le Quatuor « Lettres intimes » est un autre accomplissement psychologique dans l'oeuvre de Janacek… L'oeuvre est créée dans l'intimité de la maison de l'auteur à Hukvaldy, les 18 puis 25 mai 1928. Le compositeur ne devait pas assister à la première publique (11 septembre 1928): il était décédé le 12 août précédent. Porté par un tel ébranlement de l'âme, le Quatuor, le dernier de Janacek fusionne architecture et spiritualité, avec des effets expressifs expérimentés dans ses opéras antérieurs, non des moindres, Katya Kabanova, L'Affaire Makropoulos… (jeu sul ponticello con sordina). Il en découle une vibration sourde et viscérale d'une réelle puissance poétique.

La force de l'œuvre tient à la solidité de son matériau mélodique et rythmique, emprunté aux œuvres précédentes ; or plutôt que d'une mosaïque éparse de citations combinées, Janacek édifie une nouvelle cathédrale dont les éléments s'associe en un tout organique d'une évidente unité.

1. L'Andante, agité, a la liberté de la forme rhapsodique, exprimant le miracle de la première rencontre, vécue, énoncée (au violon I) comme un jaillissement exalté, inespéré…

2. L'Adagio est plus intense et ardent encore, construit sur deux motifs chantés à l'alto ; il y faut une clarté simultanée

des quatre voix.

3. Moderato : s’y enchevêtrent berceuse russe, sarabande du violon I (électrique) en un mouvement irrépressible, voire panique qui semble fixer une jubilation proche de la … détresse.



4. L’Allegro fait la synthèse de ce qui a précédé, avec de claires citations des opéras Katya Kabanova (thème de la Volga), surtout De la maison des morts (motif de la rédemption) – La texture s’enrichit encore en ré bémol majeur, et avec une violence presque dure, comme un ultime triomphe sur la vie qui s’achève ; celle de Janacek septuagénaire, alors saisi par le miracle d’un dernier amour. Au final, vie intime est chant musical se mêle étroitement ; ils forment en 1928, l’une des partitions de musique de chambre la plus personnelle, puissante, originale du début du XXè siècle.

Durée : presque 30 mn.

TOURCOING. L'Etoile de Chabrier, 1877, à l'affiche de l'Atelier Lyrique, les 7, 9, 11 février 2020



REPORTAGE. ATELIER LYRIQUE DE TOURCOING : L'ÉTOILE de Chabrier, 7, 9, 11 fév 2020. Nouvelle production. Dadaïste, loufoque, fantasque, en réalité de pure fantaisie, l'inspiration de Chabrier mêle et Mozart et Offenbach en un délicieux théâtre poétique (Verlaine a participé au livret). Cette nouvelle production de son opéra comique L'étoile (1877) présentée par l'Atelier Lyrique de Tourcoing, jamais en reste d'un défi nouveau, devrait le démontrer en février 2020 (3 représentations). 7 ans après la défaite national, les esprits s'éloignent du « teuton » Wagner (jugé suspect, au moins jusqu'au début des années 1890) et recherchent à régénérer le genre lyrique dans de nouveaux sujets, et de nouveaux formats. « La Ballade des gros dindons », « La Pastorale des cochons roses », sans omettre les couplets du duo de la Chartreuse verte, parodie déjantée du chant bellinien… sont autant de titres qui soulignent la facétie souveraine d'un Chabrier, original, iconoclaste, inclassable. Réformateur mais raffiné. Un indécrottable auvergnat soucieux de réformer les codes de l'Opéra à Paris. Dans une tyrannie orientale de pur fantasme, orchestrée par le Roi Ouf 1er, fou délirant égocentrique, on évite toute contestation au pouvoir pour éviter d'être condamné à mourir empalé ! Heureusement l'amour du jeune marchant Lazuli pour la belle Laoula vaincra tout obstacle… – REPORTAGE @studio CLASSIQUENEWS 2020 – Réalisation : Philippe-Alexandre Pham février 2020

LIRE aussi notre présentation complète de L'Étoile de

[Chabrier, 1877, l'événement lyrique porté par L'Atelier Lyrique de Tourcoing, les 7, 9 et 11 février 2020]

_____

VOIR LE REPORTAGE VIDEO



REPORTAGE. ATELIER LYRIQUE DE TOURCOING : L'ÉTOILE de Chabrier, 7, 9, 11 fév 2020. Nouvelle production. Dadaïste, loufoque, fantasque, en réalité de pure fantaisie, l'inspiration de Chabrier mêle et Mozart et Offenbach en un délicieux théâtre poétique (Verlaine a participé au livret). Cette nouvelle production de son opéra comique L'étoile (1877) présentée par l'Atelier Lyrique de Tourcoing, jamais en reste d'un défi nouveau, devrait le démontrer en février 2020 (3 représentations). 7 ans après la défaite national, les esprits s'éloignent du « teuton » Wagner (jugé suspect, au moins jusqu'au début des années 1890) et recherchent à régénérer le genre lyrique dans de nouveaux sujets, et de nouveaux formats. « La Ballade des gros dindons », « La Pastorale des cochons roses », sans omettre les couplets du duo de la Chartreuse verte, parodie déjantée du chant bellinien… sont autant de titres qui soulignent la facétie souveraine d'un Chabrier, original, iconoclaste, inclassable. Réformateur mais raffiné. Un indécrottable auvergnat soucieux de réformer les codes de l'Opéra à Paris. Dans une tyrannie orientale de pur fantasme, orchestrée par le Roi Ouf 1er, fou délirant égocentrique, on évite toute contestation au pouvoir pour éviter d'être condamné à mourir empalé ! Heureusement l'amour du jeune marchant Lazuli pour la belle Laoula vaincra tout obstacle… – REPORTAGE @studio CLASSIQUENEWS 2020 – Réalisation : Philippe-Alexandre Pham février 2020

LIRE aussi notre [présentation complète de L'Étoile de Chabrier, 1877, l'événement lyrique porté par L'Atelier

[Lyrique de Tourcoing, les 7, 9 et 11 février 2020]

VOIR LE REPORTAGE VIDEO

SARTROUVILLE : PENTHÉSILÉE par Sylvain Maurice



SARTROUVILLE, CDN. KLEIST : PENTHESILEE, du 4 au 27 mars 2020. Le CDN de Sartrouville est un lieu de création théâtrale incontournable grâce à l'activité dépoussiérante et créative de son directeur **Sylvain Maurice** qui propose ici dans la lignée sensibile, salvatrice de *Réparer les vivants*, sa propre adaptation de la pièce classique de Kleist : **Penthésilée**. Il souligne dans la figure de la Reine des Amazones, guerrière fière et déterminée, l'amoureuse fragile, incandescente, éprise jusqu'à la folie destructrice du beau héros grec Achille. En un récit à la première personne, incarnée par la formidable **Agnès Sourdillon** qui s'y expose et prend des risques, l'attraction répulsion se cristallise ; le récit épique se fond en ressentiment brut puis en fureur implacable. C'est que Penthésilée est ébranlée au plus profond d'elle-même dans ce désir qui consomme sa raison. Pour un texte édifiant et une actrice de premier plan, Sylvain Maurice réserve une place particulière à la musique vivante qui ponctue, fait respirer, commente l'action littéraire du récit en situation. Evénément.

RÉSERVEZ VOTRE PLACE
http://www.theatre-sartrouville.com/evenements/penthesilee/?utm_source=sendinblue&utm_campaign=Newsletter_public_17__fv_2020&utm_medium=email

Sartrouville, Théâtre Sartrouville Yvelines CDN. **Penthésilée** texte : **HEINRICH VON KLEIST** – version scénique et mise en scène : **SYLVAIN MAURICE** – composition et direction musicale : **DAYAN KOROLIC**

---

15 dates, du 4 au 27 mars 2020
Création / Production
MUSIQUE THÉÂTRE
Grande salle numérotée | 1h20

- MER. 4 MARS 20 : 20H30
- JEU. 5 MARS 20 : 19H30
- VEN. 6 MARS 20 : 20H30
- SAM. 7 MARS 20 : 17H00
- MER. 11 MARS 20 : 20H30
- JEU. 12 MARS 20 : 19H30

• VEN. 13 MARS 20 : 20H30
• SAM. 14 MARS 20 : 17H00
• MER. 18 MARS 20 : 20H30
• JEU. 19 MARS 20 : 19H30
• VEN. 20 MARS 20 : 20H30
• SAM. 21 MARS 20 : 17H00
• MER. 25 MARS 20 : 20H30
• JEU. 26 MARS 20 : 19H30
• VEN. 27 MARS 20 : 20H30

_____

COMPTE-RENDU, opéra. NEW YORK, Met, le 1er fév 2020. GERSHWIN : Porgy and Bess.David Robertson / James Robinson

COMPTE-RENDU, opéra. NEW YORK, Met, le 1er fév 2020. GERSHWIN : Porgy and Bess.David Robertson / James Robinson. Avec Wozzeck, dirigé par Yannck Nézet-Séguin, voici l'autre

production événement qui atteste de l'excellente santé artistique du Met… **Porgy and Bess** (1935) fait un retour remarqué et réussi sur la scène du Met après plus de 30 années d'absence, avec retransmission en direct en bonus, – très apprécié. L'opéra black que Georg Gershwin écrit avec son frère Ira (pour le livret) doit être chanté par une distribution uniquement black : clause respectée ici à la lettre… **La mise en scène de James Robinson ressuscite ainsi le village de Catfish Row** et ses habitants si attachants. Pour décor unique, une vaste résidence d'un état du sud américain, où l'action prend place dans chaque pièce ; sa mobilité puisque le dispositif tourne sur lui-même dynamise tous les ensembles, en particulier les danses et les chœurs dont le souffle collectif si essentiel au sujet est assuré par le chœur du Met très bien chauffé (très réussi, solide et prenant, choeur « *Gone, gone, gone* »). La ferveur en Dieu relève toujours cette humanité tant de fois mise à terre…



Dans la fosse, le chef **David Robertson** rend grâce à une partition qui élève le jazz au genre opéra, soulignant l'éclat de l'orchestration qui fait la part belle aux cuivres. C'est carré, solide, percutant, incisif car certains protagonistes ne font rien dans la dentelle… s'ils ne tirent un profit concret et immédiat. Rien à dire à l'ensemble des chanteurs dont l'égal investissement renforce les détails de cette fresque humaine très prenante.

Voir le plateau général :

https://www.youtube.com/watch?v=NghjBMn6ZJM&feature=emb_logo

Le couple Jake / Clara (**Donovan Singletary** et **Golda Schultz**) offrent des profils puissants et sensuels de leur personnage (convaincant *Summertime* du début par Golda Schultz). Belle énergie aussi pour **Denyce Grave** aux graves sirupeux et assurés (Maria), capables de faire face aux manipulations du dealer sans scrupules et venimeux Sportin'life (très juste et même mordant comme un serpent, **Frederik Ballentine**, au très sensuel lui aussi *It ain't necessarily so*). Troublante et touchante, saluons la Serena très humaine de **Latonia Moore** dans son air de femme trahie, abandonnée (*My man's gone now*) ; comme le presque mystérieux et fin Crown de **Alfred Walker** (acte II surtout) : on comprend que Bess un temps se soit entichée de lui, pour revenir vers Porgy. D'autant que le Porgy de **Eric Owens** s'inscrit lui aussi dans une humanité sobre et caractérisée, voire naïve et candide, dont la vérité fait relief (beau duo avec la Bess d'**Angel Blue**).



VIDEO, extrait, duo Porgy / Bess :

Eric Owens et Angel Blue dans le duo de Porgy and Bess's (Acte I) – avec citation du motif de Summertime… Filmé lors de la générale – Production: James Robinson. Conductor: David Robertson. 2019–20 season.

https://www.youtube.com/watch?v=dQb3FxyKw-c&feature=emb_logo

_____

A l’affiche du METROPOLITAN OPERA NEW YORK : Porgy and Bess
Direction : David Robertson. Mise en scène : James Robinson. Angel Blue (Bess), Eric Owens (Porgy), Golda Schultz (Clara), Latonia Moore (Serena), Denyce Graves (Maria), Frederick Ballentine (Sportin’ Life), Alfred Walker (Crown), Donovan Singletary (Jake)… Le 1er février 2020. **Reprise : 28 mars, 30 mars, 1er et 5 avril 2020**. Illustration : © K Howard / Metropolitan Opera NY

_____

COMPTE-RENDU, concert sacré. Paris, le 29 janv 2020. MOZART : Requiem. Barath, Wilder. Orfeo Orch, Purcell Choir. Gyorgy Vashegyi



COMPTE-RENDU, concert sacré. Paris, TCE, le 29 janv 2020. MOZART : Requiem. Emoke Barath, Anthea Pichanick, Zachary Wilder, Istvan Kovacs. Orfeo Orchestra, Purcell Choir. Gyorgy Vashegyi, direction. Programme latin et sacré au Théâtre des Champs Elysées avec cette production des Grandes Voix autour du chef d'œuvre liturgique de **Mozart**, son dernier opus, le Requiem en ré mineur. L'orchestre hongrois **Orfeo Orchestra** avec le **Purcell Choir** sont par leur fondateur, figure importante du renouveau de la musique baroque en Hongrie, **Gyorgy Vashegyi**. Le maestro a été distingué à plusieurs reprises sur classiquenews pour ses excellentes lectures des opéras baroques français de Rameau (Naïs, 2017 / les Indes Galantes, 2018) à Mondonville (Grands Motets, 2015). La distribution des solistes est rayonnante de talent, composée de la soprano **Emoke Barath**, la contralto **Anthea Pichanic**k, le ténor **Zachary Wilder** et le baryton **Istvan Kovacs**.

Le Requiem de Mozart par Gyorgy Vashegyi

Une ferveur paisible…

La première partie de la soirée révèle trois œuvres méconnues dont les interprétations ont été tout à fait à la hauteur de l'heureuse découverte. D'abord le motet de Mozart, **Sancta Maria, mater Dei K.273**, d'une gaîté à la fois simple et profonde. **Le Domine, secundum actum meum** (1799) du viennois **Albrechtsberger** (contemporain de Haydn, maître de Beethoven), est si rare qu'il n'existe pas encore d'enregistrement de l'œuvre. Répons de la Semaine Sainte, l'opus sollicite beaucoup les cuivres et les bois, pour notre plus grand

bonheur. Les cordes sont pleines de caractère et le chœur a des passages tout à fait ravissants ! La première partie culmine avec **le Requiem en do mineur** de **Gregor Joseph Werner** (1763), connu surtout en tant que prédécesseur de Haydn comme maître de chapelle de la famille Esterhazy. L'œuvre est riche et très souvent exubérante, avec un Kyrie pompeux, et un dialogue fulgurant, pyrotechnique même, entre les cuivres et la soprano. Les parties vocales solo et la performances des vents sont tout particulièrement délectables.



Après un tel début de soirée les attentes sont grandes pour la suite. Avant l'oeuvre phare l'ensemble interprète l'avant-dernière œuvre religieuse de Mozart, le très célèbre **Ave verum k.618** pour choeur et cordes. Synthèse sublime de l'art mozartien, avec sa polyphonie discrète et le traitement exquis des voix, c'est beau, tout simplement.

Le monument-testament inachevé de Mozart, **le Requiem en ré mineur** (dans sa version traditionnelle terminée par Süssmayr) commence avec un peu de tumulte au niveau des vents, un fait dissonant par rapport aux performances précédentes, peut-être dû à la facture baroque des instruments. Si nous sommes loin de la ferveur habituelle pendant le Kyrie, les cordes sont tout à fait assaillantes lors du **Dies Irae**, étrangement plus puissantes que les voix masculines du chœur, qui déçoivent. Lors du **Tuba Mirum** s'enchaînent de magnifiques solos vocaux, saisissants, qui compensent la soudaine timidité des chœurs. Au **Rex Tremendae** nous avons enfin l'impression que toutes les parties inégales s'harmonisent enfin dans la prestation chorale. Les cordes et les solistes surtout nous enivrent lors du **Recordare**,

impressionnant. Puis le **Confutatis** est dramatique mais pas trop, et le sublime **Lacrymosa** poignant, ma non tanto. La dynamique s'améliore par la suite et nous retenons surtout les performances des solistes, irréprochable ; véritables protagonistes, ils sont les piliers salvateurs de la prestation. L'orchestre se rattrape dans le **Benedictus** malgré tout et les artistes ont l'amabilité d'offrir l'Ave Verum en bis.

Une soirée riche en découvertes du répertoire latin du 18e siècle ; elle nous permet de comprendre la difficulté et l'exigence requises dans l'interprétation du chef d'œuvre liturgique de Mozart, qui donne le titre à l'événement et dont les bijoux sont, comme d'habitude, les voix.

_____

COMPTE-RENDU, concert sacré. Paris, TCE, le 29 janv 2020. MOZART : Requiem. Emoke Barath, Anthea Pichanick, Zachary Wilder, Istvan Kovacs. Orfeo Orchestra, Purcell Choir. Gyorgy Vashegyi, direction.

COMPTE-RENDU, opéra. SAINT-ETIENNE, le 2 fév. 2020. MASSENET, Don Quichotte. Orch. Symph. Saint-Etienne

Loire, J. Lacombe/L. Désiré

COMPTE-RENDU, opéra. SAINT-ETIENNE, le 2 fév. 2020. MASSENET, Don Quichotte. Orch. Symph. Saint-Etienne Loire, J. Lacombe/L. Désiré. Nouvelle production du trop rare Don Quichotte de Massenet. Une très belle réussite scénique, malgré un plateau vocal inégal et une direction d'orchestre en demi-teintes. Loin de la vision enjouée et plus délirante de Laurent Pelly avec un José Van Dam impérial pour ses adieux en 2012 à la Monnaie, la lecture de **Louis Désiré** de l'un des derniers succès de Massenet (créé à l'opéra de Monte-Carlo en 1910 d'après une pièce de l'obscur Jacques Le Lorrain) est au contraire épurée et met l'accent sur l'humanité christique du héros espagnol.

Un chevalier à la (bien) triste figure



Sur le plateau, un décor d’une grande sobriété : un lit à baldaquin aux tissus fatigués, qui se retrouvera au centre puis sur la gauche de la scène, comme un fil rouge allégorique du songe inabouti de Don Quichotte. Quelques utilisations pertinentes de la vidéo (notamment une projection presque fantastique d’une forêt sombre et inquiétante, s’ouvrant latéralement et constituant ainsi un élément modulable du décor). Superbes costumes rappelant, à travers les fraises, le siècle d’Or espagnol, et des comédiens peinturlurés de blanc, qui imitent tour à tour les géants et un moulin à vent, et que l’on voit à un moment porter sur leur dos des jeunes arbres : l’effet est saisissant ; après les jeunes filles en fleur parsifaliennes, les hommes-arbres de Massenet font sans doute écho au dernier opus du maître de Bayreuth, quand on songe à la dimension christique du livret de Cain, par ailleurs littérairement et dramatiquement assez faible. L’efficacité de la dramaturgie est assurée par une direction d’acteur précise,

même si l'on regrette un manque de fantaisie inhérente au protagoniste, et une absence criante de contraste entre Quichotte et son écuyer, personnage pragmatique et terre-à-terre, un peu trop en retrait à notre goût. Les lumières de **Marc Méeüs** (le rouge sang sur les prétendants de Dulcinée ou la lumière blafarde autour de la forêt) suppléent parfois à la trop grande sobriété de la mise en scène.
La distribution pèche hélas par son manque d'homogénéité et son caractère par trop inégal. Grosse déception du rôle-titre avec un **Vincent Le Texier fatigué**, à la voix chevrotante, largement à la peine dans les aigus (son grand air du 3e acte « Seigneur, reçois mon âme » est raté), malgré des graves encore bien présents ; de ce point de vue sa sérénade du 1er acte (« Quand apparaissent les étoiles ») lui sied davantage, tout comme les passages en récitatif sollicitant le bas-médium. Dans le rôle de Sancho, **Marc Barrard** est impeccable vocalement, malgré un jeu scénique qui manque de dynamisme. **Lucie Roche** est en revanche magistrale dans le rôle exigeant de Dulcinée : voix d'airain superbement projetée, diction sans faute et belle présence scénique qu'exige son personnage volage et coquette : sa romanesca antica du 4e acte (« Lorsque le temps d'amour a fui ») fait merveille. Les rôles secondaires sont très bien tenus : le Pedro de **Julie Mossay**, le Garcias de **Violette Polchi** ne déméritent guère, et la belle voix de baryton de **Frédéric Cornille** (dans le rôle de Juan) et le ténor affirmé et solide de **Camille Tresmontant** (dans celui de Rodriguez) ravissent presque la palme aux deux protagonistes. **Les chœurs**, très bien dirigés par **Laurent Touche**, convoqués dès la scène liminaire de l'opéra, n'appellent aucune réserve.
Dans la fosse, la direction de Jacques Lacombe déçoit également. Une direction bien pâle, peu attentive aux raffinements de l'orchestration, accentuant au contraire les tournures folklorisantes des « espagnolades », notamment au 4e acte, au lieu de les atténuer. Une production en demi-teinte qui n'enlève pas le plaisir d'entendre cette œuvre très belle, bien que musicalement inégale, trop rarement représentée.

Illustrations : © Cyrille Cauvet / Opéra de Saint-Étienne, service de presse.



Compte-rendu critique. Opéra. SAINT-ETIENNE, MASSENET, Don Quichotte, 2 février 2020. Vincent Le Texier (Don Quichotte), Lucie Roche (Dulcinée), Marc Barrard (Sancho), Julie Mossay (Pedro), Violette Polchi (Garcias), Frédéric Cornille (Juan), Camille Tresmontant (Rodriguez), Ismaël Armandola, Pier-Yves Têtu (Domestiques), Frédéric Foggieri, Bradassar Chanian (Brigands), Adrien Chambarella, Maxence Lemarchand, Marc Piron, Pierre Vandestock (comédiens), Louis Désiré (mise en scène), Diego Mendez Casariego (décors et costumes), Blai TOMAS Bracquart (vidéo), Jean-Michel Criqui (assistant à la mise en scène), Marc Méeüs (lumières), Laurent Touche (chef de

chœur), Chœur lyrique Saint-Etienne Loire, Orchestre Symphonique Saint-Etienne Loire, Jacques Lacombe (direction)

COMPTE-RENDU, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 2 fév 2020. WAGNER : Parsifal. BORY, BEERMANN, KOCH, SCHUKOFF.

COMPTE-RENDU, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 2 fév 2020. WAGNER : Parsifal. BORY / BEERMANN, KOCH, SCHUKOFF. Peut-on rêver plus extraordinaire production de l'oeuvre si «hors normes» de Richard Wagner ? Les comparaisons avec Strasbourg qui monte sa production au même moment seront certainement intéressantes tant tout semble les différencier. Je dois pourtant reconnaitre que je resterai à Toulouse afin d'assister à plusieurs représentations de ce Parsifal si réussi. Il sera difficile de développer tout ce que j'ai à dire sur ce spectacle total tant il est riche. Je serai moins long sur les voix car ailleurs elles ont été bien analysées. C'est tout simplement le quatuor vocal le plus abouti actuel qui puisse se s'écouter aujourd'hui, pour une version parfaitement cohérente. Voix sublimes de jeunesse, de puissance, de timbres rares et de phrasés somptueux. Chanteurs-acteurs beaux et

convaincants. La prise de rôle de Sophie Koch en Kundry est magistrale, de voix, de timbre, de jeux et de style. Tout y est : de la quasi animalité à la plus élégante séduction , en particulier la souffrance contenue dans ce rôle complexe. **Sophie Koch est une Kundry qui va conquérir le monde** tant elle est déjà accomplie.

PARSIFAL EN MAJESTÉ



La réussite est totale d’autant que son Parsifal, Nikolai Schukoff, est un des plus grands spécialistes actuels du rôle. Je l’avais vu et entendu à Lyon en 2011 déjà magnifique dans ce rôle et nous le connaissons bien à Toulouse dans divers opéras. A présent pour lui, il n’est plus seulement question de rôle, de voix parfaite ou de chant souverain : **Nikolai Schukoff EST Parsifal**. Il assume la jeunesse du rôle et met en lumière son charisme naissant sous nos yeux dans un jeu fin et émouvant. Et quelle parfaite voix de helden-ténor est la sienne ! Idéalement assortie à celle de Sophie Koch ; ainsi leur duo est vocalement parfaitement équilibré. **L’Amfortas de Matthias Goerne** est mondialement célèbre ; dans **l’extraordinaire mise en scène d’Aurélien Bory**, il atteint des sommets de spiritualité toujours avec une voix somptueuse. **Peter Rose** en Gurnemanz est puits d’humanité dans une voix de toute beauté. Il est peut être possible actuellement de trouver d’autres chanteurs de ce rang pour ces quatre rôles, mais pas un quatuor plus assorti. Tous les autres artiste sont d’un extraordinaire niveau.
L’ élégant Klingsor de **Pierre-Yves Pruvot** donne beaucoup d’ampleur au rôle. Le Titurel de **Julien Véronèse** est très impressionnant. Les filles fleurs sont délicieuses et les

écuyers bien présents. **Les chœurs associés entre Toulouse et Montpellier** font honneur à la partition si extraordinaire de Wagner. La spacialisation des chœurs si fondamentale est totalement réussie. Un beau travail d'harmonisation des voix a été fait ; cela sonne puissant avec de belles couleurs et de formidables nuances. Nous savons combien l'Orchestre du Capitole excelle dans la vaste répertoire symphonique comme dans la fosse de l'opéra ; ce soir il est symphonique dans la fosse et absolument incroyable de beauté. Même au disque, il est exceptionnel d'entendre de si belles choses. Il faut reconnaitre que l'alchimie avec le chef **Franck Beermann** est totale. La perfection instrumentale est mise au service du drame. Franck Beermann tend des arcs musicaux envoûtants. Le tempo semble naturel tout du long, ni rapide ni lent, juste exact. Cela devient le personnage central. Un torrent de beauté et d'intelligence dramatique.

Il est certain que la **diffusion sur France Musique le 29 février 2020** permettra d'approfondir la somptuosité musicale et vocale de ce Parsifal. Mais ce qui est le plus extraordinaire dans cette production est **la mise en scène d' Aurélien Bory** qui magnifie la dimension symbolique et dramatique du Festival Scénique Sacré wagnérien. Car ce n'est pas un opéra comme les autres, le sens philosophique est partout présent et les personnages sont presque des problématiques humaines incarnées. Aurélien Bory travaille sur l'espace depuis longtemps ; il comprend la dimension fondamentale dans cet ouvrage comme personne. Et il lie cela au temps d'une manière si magistrale que les cinq heures de l'ouvrage passent bien trop vite. L'intelligence du spectateur est réveillée autant que son sens esthétique. La beauté offerte aux yeux, la richesse des symboles et la somptuosié de ce que les oreilles recueillent s'associent dans un tout métaphysique.

Je devine que le travail entre le chef et le metteur en scène a été fait en profondeur. Dès le prélude, les écritures

lumineuses sont en phase avec la musique comme un ballet parfaitement réglé.Tout sera ensuite dans ce respect mutuel permettant à la mise en scène d'épouser la partition et inversement. Quand tant de metteurs en scène rajoutent en lui nuisant, des « idées » à la partition, Aurélien Bory épouse les idées wagnériennes en utilisant son propre vocabulaire. La rigueur des déplacements des éléments de décors est fantastique. La subtilité des ombres tient du génie. La mise en scène développe à l'infini la notion de dichotomie qui construit le monde et l'homme. Les couples d'opposés fonctionnent à merveille, blanc/noir, ombre/lumière, nature/culture, orient/occident, horizontal/vertical, lignes droites/lignes courbes, etc…. Cette mise en scène parfaitement huilée faisant un tout avec les décors et les lumières, ainsi que de très beaux costumes, offre **des images de grande beauté et riches de sens qui resteront dans les mémoires**.



Ainsi les branches de feuillages enveloppant les hommes, les protégeant ou les gênant représente notre ambivalence par rapport à la nature. L'image d' Amfortas infirme qui doit mettre toute l'intensité dans sa plainte rend son chant déchirant. Le quadrillage qui de ligne va se projeter en courbes représente à la fois l'enfermement et la libération. Le triangle noir qui interdit à Kundry et Pasifal de se toucher renforce l'érotisme de leur chant puis lorsque la lumière portée par Kundry envoûte Parsifal la révélation maturante résulte d'un choc terrible entre les corps par le baiser. Toute la retenue du duo, toute la séduction centrée dans le chant, toute cette tension explosent avec une puissance magistrale lors de la pénétration dans le triangle interdit. Au dernier acte le retour à Montsalvat de Parsifal en costume japonais et la lenteur de ses gestes tient de la magie pure. Les lumières en forme de sabre sont tellement intelligentes et belles qu'elle renouvellent l'effet des tubes néons ! Et le Graal dévoilé sous forme de volutes de lumières et d'ombres qui s'épousent est tellement musical en fin de premier acte !

Aurélien Bory a fait un travail d'orfèvre sur scène comme Franck Beermann dans la fosse. Tous les artistes sont engagés totalement dans ce spectacle parfait. Le résultat est tout saisissant et cette production aussi somptueuse musicalement que scéniquement deviendra inoubliable, tant le respect et l'intelligence s'y rencontrent.



Compte-rendu opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole, le 2 février 2020. Richard Wagner (1813-1883) : Parsifal ; Festival scénique sacré en trois actes ; Livret de Richard Wagner ; Création le 26 juillet 1882 au Festival de Bayreuth; Nouvelle production ; Aurélien Bory : mise en scène ; Aurélien Bory, Pierre Dequivre : scénographie ; Manuela Agnesini : costumes ; Arno Veyrat : lumières ; Nikolai Schukoff : Parsifal ; Sophie Koch : Kundry ; Peter Rose : Gurnemanz ; Matthias Goerne : Amfortas ; Pierre-Yves Pruvot : Klingsor ; Julien Véronèse : Titurel ; Andreea Soare : Première Fille-Fleur; Marion Tassou : Deuxième Fille-Fleur / Premier Écuyer; Adèle Charvet : Troisième Fille-Fleur; Elena Poesina : Quatrième Fille-Fleur; Céline Laborie : Cinquième Fille-Fleur ; Juliette Mars : Sixième Fille-Fleur / Deuxième Écuyer / Voix d'en Haut ; Kristofer Lundin : Premier Chevalier du Graal; Yuri Kissin : Deuxième Chevalier du Graal; Enguerrand de Hys : Troisième Écuyer; François Almuzara : Quatrième Écuyer; Choeur et Maîtrise du Capitole ; Choeur de l'Opéra national de Montpellier-Occitanie ; Alfonso Caiani : chef de choeur ; Orchestre national du Capitole ; Direction musicale : Franck Beermann. Photos : © Cosimo Mirco Magliocca – Retransmission **sur France Musique le 29 fév 2020, 19h**.